

Clichés de l'Altiplano **XXII** Août 2008

SAMEDI 2 AOÛT : Hier matin, à Tuntunani, faisant usage de sa connaissance de l'espagnol et honneur à son surnom - *La Magouille* - Guillaume obtint qu'on lui prêtât **un petit âne pour aller chercher du sable à la rivière**, afin de fabriquer du ciment. Comme on le questionna, il répondit que le Seigneur en avait besoin.



Aujourd'hui, en revanche, on ne nous prête pas main forte. Ni même les instruments de travail qui nous font défaut. C'est que, cette nuit à 2h, la presque totalité des habitants a pris le chemin d'une communauté fort éloignée à laquelle est rattachée la petite école de Tuntunani. Après une semaine de répétitions intensives où les progrès ne se firent pas toujours sensibles - en particulier ceux des trompettistes -, **les enfants de l'école vont enfin défiler**. De plus, le petit canal d'irrigation qui apporte l'eau jusqu'aux environs de la chapelle a de nouveau été dévié. Ici aussi, ce sera donc le défilé, mais de la chapelle à la fontaine, 200m en contrebas, et vice-versa...

LUNDI 4 AOÛT : Cette fois, Tuntunani s'apprête à célébrer Notre-Dame des Neiges puis la fête nationale. Les Marseillais sont impressionnés de constater que, bien souvent, ce sont les enfants qui soutiennent les parents ivres. En attendant, la **réfection de la chapelle** a certes avancé mais seulement à la hauteur de l'aide qui nous fut apportée, c'est-à-dire **bien en deçà de ce qui était prévu**. Il en est de même pour la **préparation des enfants au baptême**, face à laquelle la

préparation des fêtes a constitué une rude concurrence. C'est donc en laissant les choses dans l'état que nous nous résignons à quitter les lieux.

MARDI 5 AOÛT, ND DES NEIGES : Messes et processions à Cariquina Chico, où le tout est suivi d'une fête d'importance, puis à Cariquina Grande, où l'un des deux mariés n'a pas attendu pour arroser l'évènement tandis que l'un des témoins, également dans un état avancé, menace de ne pas signer.



MERCREDI 6 AOÛT : Tôt ce matin, je vais chercher à l'aéroport d'El Alto **mon frère Alain et un ami italien, Federico**, un géant parmi les Aymaras. Le soir même, nous nous frayons un passage à travers des embouteillages monstres dus à la clôture de la campagne électorale d'Evo à El Alto, pour dîner à La Paz avec les pères Abdo et Diego.

VENDREDI 8 AOÛT : À 6h ce matin, avec Federico et Alain, nous prenons à nouveau la direction de La Paz. Là, nous retrouvons **la joyeuse troupe des Marseillais** qu'un shampoing aux extraits de menthe fraîche et aux essences de pin maritime n'a pas réussi à réveiller entièrement. Petit déjeuner enfourné et bicyclettes

chargées, nous embarquons pour La Cumbre, après avoir laissé un Guillaume vaincu par des maux de ventre. Et là, damned, je m'aperçois avec effroi que, parmi les affaires que j'ai consciencieusement emportées pour célébrer la messe, j'ai oublié le livret contient la Parole de Dieu et les prières eucharistiques...

Toutefois, nous commençons bientôt la descente **sous une neige abondante**. La plupart d'entre nous n'étant équipés que de mitaines de sport, nous ne sommes bientôt plus que trois à suivre le guide, les autres étant tous remontés dans le minibus pour éviter de passer au stade de la congélation. Federico affirme que ce n'est pas juste ; à ses yeux de mécréant, je bénéficie de l'aide divine... Ce qui est certain, c'est que, **des 93 km qui séparent La Cumbre (4600 m) de Coroico (1750 m)**, via Yolosa (1200 m), certains d'entre nous en descendrons tout de même 20 sous la neige, 25 sous la pluie et 25 sous le soleil. L'amplitude thermique étant bien sûr corrélative au changement d'altitude.

À l'arrivée, une bonne douche ayant eu raison de la boue accumulée au long du trajet, nous profitons du soleil dont l'éclat n'a d'égal que la splendeur des *ceibos* – arbres tropicaux à fleurs rouges – et nous jetons sur un déjeuner tardif mais copieux. Pendant que les jeunes se baladent en ville, je prends contact avec les prêtres diocésains de la paroisse de Coroico qui me proposent de célébrer une première messe dans la cathédrale puis une seconde le lendemain matin. J'accepte avec un plaisir inversement proportionnel à la préoccupation que je m'étais faite inutilement le matin même et retrouve ensuite les jeunes pour **toucher le but ultime de notre ballade : la désormais célèbre fondue au chocolat...**



Cela valait donc la peine, petite Marie, d'en baver en pédalant sous la neige et la boue, au bord de précipices vertigineux !

MARDI 12 AOÛT : Hier matin, Federico et Alain se sont joints à ceux des neuf Marseillais qui avaient survécu à des turbulences intestinales, pour **donner une semaine de leurs vacances aux enfants handicapés physiques et/ou mentaux du centre Saint François d'Assise**, à El Alto, sous la houlette de la dynamique *sœur Chévere*.



Cliché ALBN

Grâce à leur proximité et à leur générosité, tous sont rapidement adoptés comme des amis de toujours, voire comme de seconds parents. Federico décroche même un record : il fait s'asseoir l'hyperactif Julio – qu'il surnomme *César* – pour dessiner carrés, ronds et triangles... La *Chévere* n'en revient pas !



Cliché ALBN

Hier soir, formation biblique pour les catéchistes du Kenko. Tôt ce matin, j'emmène **Martina** à l'aéroport d'El Alto, qui achève déjà ses vacances et repart un peu plus amoureuse de la Bolivie, laissant derrière elle de nouveaux amis, des nostalgiques des bananes enrobées dans le Côte d'Or, et deux stocks au presbytère d'Italaque : l'une de livres fraîchement couverts et l'autre de confitures à l'orange douce...



MERCREDI 13 AOÛT : Ce matin, avec Carmelo, nous amenons à Huyu Huyu les tôles neuves nécessaires au changement de la toiture de la chapelle, sans oublier plâtre, clous, peintures et rouleaux. Contrairement à Tuntunani, cette communauté est unie et nous y sentons un bel esprit fraternel, si bien que **trente hommes, membres de sectes d'origine protestante autant que de l'Église catholique, viennent participer aux travaux**, apportant chacun leur tronc d'eucalyptus.



En fin de journée, les eucalyptus sont taillés, les mauvaises poutres de la charpente changées, les fenêtres neuves posées et une partie de la tôle est déjà clouée. Le matériel venant à manquer, je repartirai demain à El Alto pour en revenir après-demain ; la prochaine fois, nous calculerons mieux !



VENDREDI 15 AOÛT : Hier soir, les tôles achetées, je retrouvais avec joie mes dix jeunes bénévoles, visiblement heureux de leur expérience aux côtés des enfants handicapés, ainsi que sept jeunes d'El Alto, autant JMV que jeunes musiciens de la chapelle de Kupilupaka, pour **un mémorable waly** (volley entre 4 murs), suivi d'un dîner dansant improvisé ; Camila et Johnny enseignèrent avec succès quelques danses régionales aux Marseillais auxquels il me fallait déjà dire au revoir. « *Au revoir* » car ils savent bien qu'ils **seront les bienvenus s'ils veulent revenir en Bolivie !**

Aujourd'hui, **retour à Huyu Huyu**. Les participants ne sont plus qu'une vingtaine mais ils ont à la fois savoir-faire et cœur à l'ouvrage. Peu doués pour la maçonnerie, Carmelo et moi montons gratter et peindre le toit du campanile de la petite chapelle, qui en avait grand besoin. Vaguement assuré mais clairement intrépide, **Carmelo me fera piquer quelques sueurs froides en se suspendant par les pieds pour décaper les extrémités oxydées du toit...**



C'est bredouille mais pas forcément plus reposé que je reviens d'une visite à Milichina pour laquelle je me suis absenté une partie de l'après-midi. En soirée, les tôles d'Huyu Huyu ont toutes été remplacées et certaines déjà peintes, tandis qu'il ne manque plus grand chose pour que la réfection intérieure soit complète. Mais, ce qui, à Carmelo comme à moi, nous fait regretter encore plus que les bénévoles marseillais aient été à Tuntunani plutôt qu'à Huyu Huyu, c'est qu'à peine terminés les travaux, **la communauté nous presse de**

descendre du toit pour partager un dîner et surtout prendre part à la danse, au son des *zampoñas* et des *bombos*, pour nous remercier de l'effort consenti. Les pesants colliers de maïs dont on nous fait préablement l'hommage viennent gentiment frotter les coups de soleil de mon cou mais il faut bien danser avec ; c'est la coutume. À propos de coutume, quand les Aymaras terminent une toiture, l'alcool est au rendez-vous. Comme il l'est à chaque étape de la vie sociale, en fait. J'invoque donc le retour en camionnette pour repartir certes chargé de maïs mais pas plein de *chicha* (alcool de maïs).

DIMANCHE 17 AOÛT : Week-end de formation des catéchistes sur saint Paul.

Une fois connus les votes des coins les plus reculés de Bolivie – ceux dont on n'arrive qu'après plusieurs jours de bateau –, les résultats définitifs du referendum tombent enfin, qui déjouent complètement les prévisions de bien des analystes : **Evo a obtenu un vrai plébiscite avec 67,41%** des voix, tandis que trois des neufs préfets de Bolivie ont été révoqués : celui de La Paz, convaincu de malversations, ainsi que ceux d'Oruro et de Cochabamba. **Dans le canton d'Italaque, Evo a même atteint les 99,34 %** : sur 456 votes émis, on n'en dénombre qu'un blanc, un nul et un contre – coïncidence, un seul descendant de patrons espagnols a voté ici - !

Certes, nous sommes en droit de nous demander ce que la Bolivie offre au Venezuela en retour de tant d'aides matérielles, de trouver la politique *allocationniste* du gouvernement délibérément électoraliste, de déplorer son discours marxisant et ses méthodes pas toujours bien démocratiques, mais, en attendant, le peuple bolivien vient d'approuver **un changement dont le pays avait tellement besoin**.

LUNDI 18 AOÛT : Hier, en dépit de nombreuses hésitations quant à la piste à suivre, nous gagnions les célèbres salines d'Uyuni, au Sud du pays. Après avoir cherché à tâtons la sortie des salines qui nous mènerait à la communauté de Tahua, nous trouvions enfin l'hôtel construit en blocs de sel, au pied du volcan Thunupa (5432 m). Après une bonne douche, un dîner au coin du feu – encore que la salle à manger soit circulaire – et une bonne nuit de sommeil, nous partons ce matin pour Potosí, via Uyuni où nous trouverons enfin du carburant. Sensation nouvelle que celle de **la conduite sur une immense plaque de sel cristallisé**, blanc comme les neiges de l'Illiampu et plat comme la surface du Titicaca !

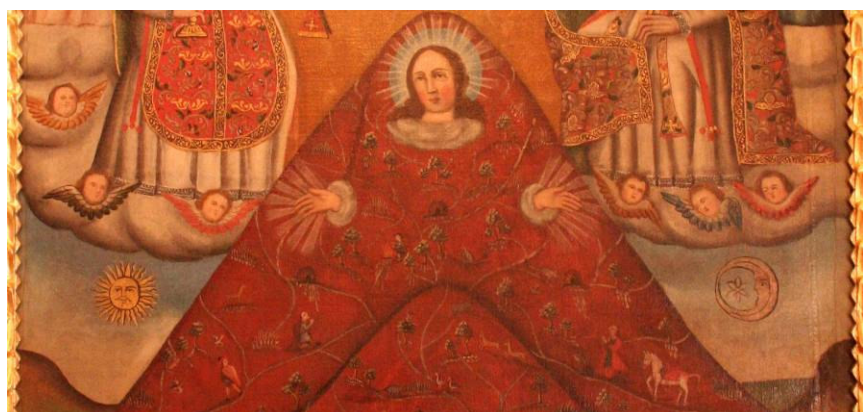


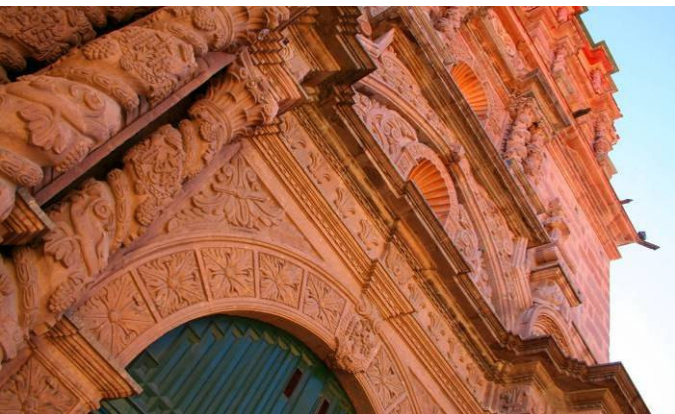
Cliché ALBN

MERCREDI 20 AOÛT : Aujourd'hui, découverte de la ville impériale de Potosí, avec son carmel (1685), son hôtel de la monnaie, son marché, ses maisons à balcons ouverts ou fermés, et quelques unes de ses nombreuses églises de style plateresque. Parmi les nombreuses toiles qui font le bonheur de nos yeux, celles de Melchior PÉREZ de HOLGUIN retiennent évidemment l'attention, même si le dessin n'en est pas toujours juste, mais le clou du spectacle reste pour moi le tableau anonyme de **la Virgen Cerro où la Vierge est identifiée à la Pachamama** – la Terre Mère des Incas et des Aymaras – : sous les traits de Marie, on reconnaît la silhouette de la Montagne Riche au pied de laquelle s'est construite la ville, jadis la plus peuplée d'Amérique Latine, et du sein de laquelle les mineurs n'extrait plus aujourd'hui l'argent mais l'étain.



Cliché ALBN





En fin de journée, à hauteur de Puente Mendez, quelques 40km avant Sucre, nous nous résignons à battre la retraite devant le blocus des paysans ; malgré l'obscurité, Federico et Alain sont assez raisonnables pour estimer que l'obscurité, la profondeur de l'eau et le courant rendent la rivière infranchissable. Nous passerons donc une seconde nuit à Potosí.

VENDREDI 22 AOÛT : Ce matin arrive enfin la nouvelle tant attendue de la **naissance d'Arthus**, fils de mon frère François et de ma belle-sœur Cécilia. Apparemment, ça valait la peine d'attendre ; le bout de chou pèse tout de même quatre bons kilos ! Félicitations à la maman et à toute la famille !

Après une virée avec Federico et Alain à Tihawanaku, via la petite cité de Laja - le site primitif de La Paz (1538) -, je vais supporter les jeunes du Kenko qui, ce soir, présentent à un public venu nombreux au théâtre municipal d'El Alto des **danses traditionnelles** provenant de différentes parties de la Bolivie.



LUNDI 25 AOÛT : Tuntunani, le retour... Selon un accord conclu au cours de la dernière formation des catéchistes, je reprends ce matin le chemin de Tuntunani où nous devrions travailler jusqu'à vendredi pour terminer enfin les travaux de la chapelle, non pas avec une personne ou deux mais, cette fois, avec toute la communauté. Un pot de peinture bleu France profite d'un chemin accidenté pour s'épandre surnoisement dans le coffre à ciel ouvert de la Dolly. Après avoir cédé le passage à plusieurs troupes, j'arrive sur les hauteurs de Tuntunani où un homme

équipé d'une pelle et d'une pioche m'avise que **la communauté a été convoquée pour travailler à l'arrivée d'eau**, plusieurs centaines de mètres plus haut... Ayant pour ma part sacrifié d'autres impératifs, je décide d'en finir et vais chercher à la chapelle le plâtre restant. Le secrétaire général qui finit par venir me voir ne parvient pas à me faire changer d'avis ; non content de n'avoir pas tenu parole, il vient seul. Je continue donc à charger mes sacs de plâtre pour les emmener un à un jusqu'à la Dolly, 200m plus haut.

Afin d'éviter qu'aucun des matériaux ne se perde, comme ce fut déjà le cas pour des sacs de ciment que la communauté destinait pourtant à son siège social, **j'emporte le tout à Lambramani** qui n'attendait pas ma visite avant vendredi. En chemin, je pense à la conclusion de la parabole des talents : « *À tout homme qui a, on donnera et il aura du surplus, mais à celui qui n'a pas, on enlèvera ce qu'il a* » (Mt 25, 29). Du moins sais-je qu'à Lambramani on ne tardera pas à employer le matos pour terminer la réfection de la chapelle. Et, en effet, une fois sur place, j'obtiens rapidement que plusieurs hommes m'aident à charger sacs et seaux jusqu'à la chapelle, 900m plus haut.

Après quoi, j'embarque ceux qui m'ont aidé, pour aller chercher à Tuntunani les quatre sacs de ciment que je n'ai pas voulu soulever seul pour ne pas me rompre l'échine, ainsi que trois grandes planches de bois. Aussitôt dit, aussitôt fait. Seulement, le matos chargé et la Dolly en piste, nous nous affrontons bientôt à un chemin barré ; les hommes de la communauté ont soudain éprouvé un besoin urgent d'en ouvrir les buses pour sortir la terre qui entrave le passage de l'eau. Naturellement, toute ressemblance avec un blocus serait purement fortuite...

Les membres de la communauté nous infligent alors une longue attente qui en dit long sur l'intention qui les anime. Menaçant de me dénoncer à l'évêque, le secrétaire général va jusqu'à vérifier si par hasard nous n'aurions pas emporté du matériel appartenant à la communauté. Au cours d'un premier et d'un second dialogue, les habitants se rendent toutefois compte que ce dernier ne leur a pas transmis les informations, en dépit de l'engagement que lui et le catéchiste ont

pris il y a huit jours devant les catéchistes de la paroisse. De mon côté, je ne lâche pas non plus le morceau aussi facilement, expliquant par exemple qu'un jeune célibataire amoureux d'une *cholita* n'a pas le droit de se plaindre si, plutôt que de lui déclarer sa flamme, il a déjà laissé passer sa chance à deux reprises, tout comme Tuntunani peut difficilement me reprocher d'embarquer ce qu'elle n'a pas manifesté l'intention de mettre à profit. **Hier c'était à cause des fêtes, aujourd'hui c'est à cause d'un travail communautaire...** J'ajoute que, loin d'en vouloir aux personnes, j'ai de l'estime pour chacune d'entre elles et que je n'en regrette que d'autant plus leur désintérêt, alors qu'à Huyu Huyu, catholiques et protestants ont fait œuvre commune et qu'à Lambramani, tous se sont mis au boulot sans que je les aie « poussés au cul ».

La comparaison avec d'autres communautés semble porter juste - c'était ma botte de NEVERS - ; après avoir menacé de se faire évangélique, le catéchiste me dit que, si j'emporte le matos, les communautés voisines vont déconsidérer Tuntunani. Peu après, **les hommes de la communauté s'engagent d'un commun accord à se mettre tous au turbin après-demain...** Il était temps qu'ils réagissent ! Certes, je serais en droit de ne pas croire à cette nouvelle parole donnée, mais comme moi aussi je souhaite finir les travaux avant l'arrivée de la saison des pluies, je m'engage alors à racheter et à rapporter le matériel nécessaire pour mercredi.

MERCREDI 27 AOÛT : Ayant, du coup, été en mesure d'emmener Federico et Alain à l'aéroport, tôt ce matin, je file ensuite vers Tuntunani où, grâce à deux dons qui viennent de m'être faits - merci, Seigneur ! -, je peux apporter le matériel neuf.



Et là, c'est le miracle ; la communauté s'est enfin réunie pour travailler ! Don Isaac me dit alors : « *Padre, tu sais, avant-hier, quand on t'a vu emporter le matos, on a failli pleurer* ». Comme je lui réponds qu'un tremblement de terre ne suffirait pas à faire pleurer des Aymaras, il ajoute : « *Quand on a compris qu'Arturo et Cruz, le secrétaire général et le catéchiste, ne nous avaient pas informés de votre accord, on a failli les fouetter* ».



L'ambiance de l'*apthapi* est détendue ; on me raconte comment, dans la nuit du 5 au 6 août, Esteban a aboli les tabous en se rendant à La Paz... Dans un état d'ébriété avancé, **chaussé d'une sandale et d'une chaussure, le jeune père de famille faisait tourner sa ceinture en l'air.** On le dissuada à grand' peine de descendre à Saphía, peu après Tuntunani, car monsieur se croyait déjà arrivé à bon port. Il descendit toutefois à Achacachi où – disent les mauvaises langues – il aurait pris un âne pour un minibus. Et c'est à qui ajoutera des détails au récit...

VENDREDI 29 AOÛT : Si, hier, je laissais le chantier pour aller célébrer la messe à **Umanata**, je le laisse ce matin pour aller en célébrer une autre à **Lambramani**.

Là, il s'agit aussi de reprendre les travaux, grâce au matériel acheminé ce lundi. Avant de mettre la main à la pâte et d'en ressortir plus gringo que nature – on n'a pas encore inventé le plâtre brun –, je monte constater que la paille qui couvrait la maison de Pedro ESCOBAR a enfin été changée, si bien que les fresques sont désormais à l'abri pour un bout de temps.

Enfin, les dernières instructions données à Tuntunani, il ne me reste plus qu'à espérer que la communauté ira jusqu'au bout de l'ouvrage, car je dois m'absenter plus longuement, cette fois. Nous convenons donc d'une date pour l'inauguration : le samedi 6 septembre.

DIMANCHE 31 AOÛT : Hier, au retour d'une visite à Huari Huari, je m'aperçois que l'attention médicale dispensée gratuitement sur la place d'Italaque depuis le matin n'était pas désintéressée ; tout comme la musique rythmée balancée sur les baffles et la vie de Jésus projetée en soirée sur un écran géant, c'est **une méthode de prosélytisme chère aux membres de la secte des Nazaréens** qui, il y a des années, eut semblait-il quelques adeptes parmi les Italaquéniens.

Ce matin, après la messe, avec trois jeunes d'Italaque, nous distribuons aux représentants de onze ensembles de la paroisse qui ont souscrit au **projet de revalorisation des danses autochtones**, quelques 800m de toile de laine de brebis et autres matériels destinés à la confection des vêtements traditionnels qui leur sont nécessaires pour se présenter au festival qu'organise chaque année la paroisse le 29 septembre, à l'occasion de la fête patronale : saint Michel. En contrepartie, les communautés respectives se sont déjà engagées à confectionner elles-mêmes leurs habits traditionnels et à venir danser chaque année à deux reprises à Italaque. Il s'agit de **sauvegarder des danses dont la disparition progressive met en péril la persistance d'une partie de la culture aymara.** Un malentendu m'a fait renoncer à l'aide somme toute modeste qu'aurait pu apporter une marque de bière bolivienne à cet effet, si bien qu'il faudra puiser dans les fonds réunis par les habitants du village du père Francis – mon prédécesseur à Italaque –, en Slovénie.

Cet après-midi, je ne suis pas mécontent de partir d'Italaque peu après le père Diego car ma roue de secours vient de crever. Or, à hauteur de Tajani, un second pneu montre des signes de faiblesse. Grâce à Dieu, le gonfleur de Diego me permet d'atteindre sans encombre le garage de don Ricardo, à Escoma.

PADRE CYRILLE DE NANTEUIL, CM

« **Confiance** : Jésus en Mt 14, 27
c'est moi, n'ayez pas peur ! »